

LA PEAU CASSÉ

de

Sony Labou Tansi

Mise en scène

Dieudonné Niangouna

Compagnie Les Bruits de la Rue

Création 11 Décembre au Collectif 12 – Mante la Jolie

## Genèse du projet :

J'avais envie de revenir à une petite forme de théâtre. Un théâtre de groupe avec une petite équipe forte engagée et une esthétique simple et sobre. Quelque chose d'intensément fragile qui doit-être porté par un petit groupe de jeunes. L'image d'un quatrain tenant un œuf au bout des doigts pour aller le livrer aux spectateurs. Dans une démarche parfaitement chorégraphique avec l'attention d'un magicien de mots. Cet œuf est une lumière. Une petite boule de cristal. C'est ainsi que m'est apparue *La peau Cassée* de Sony Labou Tansi.

En janvier 2020, je parcourais les pages de ma petite bibliothèque quand je suis tombé sur cette pièce de Sony Labou Tansi que je pensais avoir lu il y a plus de dix ans mais qu'au fait non. Je comprenais alors que l'une des plus belles façons pour mieux connaître un auteur qu'on a beaucoup lu est d'oublier sans cesse qu'on l'a déjà lu. Se redécouvrir étranger à son œuvre avec la naïveté d'un « étonniste ». Je redécouvrais la brousse, la savane, la forêt, le choc des civilisations, le débarquement de la modernité, les mystères de la science, les magies douces et envoutantes, les secrets qui pataugent dans les adages, le goût du proverbe parlé, les chansons de claire de lune autour du feu ; l'étrangeté de l'étranger et l'éternelle raillerie et l'éternel aboiement et les morsures qui ont refusé de cicatriser tant que l'histoire continue de se laver dans son propre sang ! ... Et bien sûr des ambiances savamment enjouées, qui à la lisière pourraient faire penser à un exotisme charmant. Mais c'est en soulevant les choses, pierre après pierre, que je découvrais l'usage des mots écrits au verso de chaque matière. Sony Labou Tansi les avait gravés, là, au revers de tous ces éléments qui constituaient sa dramaturgie. On aurait dit que ces éléments étaient disposés de façon simple. Lisible à l'œil nu, une installation qui ne demandait qu'à laisser traîner son œil pour assouvir son appétit. Et entre toutes ces choses l'espace règne. Distant mais d'un vide occupé par le silence, la place du regard et de l'écoute. Le vide de la nuit noire, l'étirement du premier matin du monde qui laisse languir la compréhension des jours à venir. Et les choses arrivaient sans forcément se faire annoncer mais jamais précipitamment. Elles arrivaient à leur rythme comme vomies par le vide. Il y a quelque chose de bêtement tendre dans les premières pièces de Sony Labou Tansi ou tout au plus dans ses pièces les moins connues et rarement jouées ; un charme fleurissant, un calme intelligent qui prépare les turbulences à venir, mais également une chance de savoir qu'il est possible à cet endroit de remonter le temps afin de déprogrammer les tragédies à venir.

J'ai tout de suite eu envie de travailler cette pièce. Elle contient une profusion de matières théâtrales. Et sa respiration cultive un appétit sénile, une maturité de vieux conteur qui égraine son calme dans le moulin de la parole. Dans *La peau cassée* sommeille un trouble profond, un remous insonore qui gloutonne son décompte, dans un silence que seul habite la forêt. Les personnages sont comme des ombres en prises au sommeil écrasant d'une cosmogonie Sonyesque. Ce sont les dernières fourmis du destin de la forêt. La forêt se lie ici comme le temple béni d'une mère nature où les exilés, les parias, les chercheurs, les orphelins et les ermites se sont retirés, à l'abri du tohu-bohu monde, pour cultiver une sorte d'humanité en petit format avant peut-être d'aller l'essayer là-bas, au dehors, chez la civilisation. La forêt est un laboratoire du « cosmocide ». Cette pièce c'est la forêt. Elle parle de ce qui nous manque, elle grandit toutes nos peurs enfouies, elle chante nos souhaits en nous laissant le soin de trouver en elle comment arriver à les exhaußer, infatigable elle danse avec sa crinière insolite pour nous empêcher de dormir dans nos têtes. Mais qu'est-ce qu'elle nous enferme en laissant planer son ombre autour de nos désirs ! Le charme est un piège dont il faut s'en défaire tout en appréciant ses mérites. Il y a le prisme et le nerf : c'est la naissance !

La pièce porte un non-dit qui sous-tend la nappe sonore de la forêt : la plainte des morts. Il ne s'agit pas ici d'une fantasmagorie ni d'une mystique alléchante mais bien au contraire il s'agit de la respiration de tous les vivants qu'on étouffe. Et cela depuis des lustres que la forêt se protège d'un

ciel cuivré et d'un lac qui l'entoure, comme si le ciel et l'eau menaçait d'avaloir la terre et les plantes d'où l'humain a trouvé son dernier refuge. Vraisemblablement *La peau cassée* nous plonge dans une nature menacée à mort de disparition rapide. La terre est devenue une peau cassée. Ce n'est pas anodin que la première image qu'on lit d'entrée dans la pièce est une immense bâtisse inachevée, brique rouge, tôle ondulée, portant cette inscription en lettres jaunes sur fond rouge : « Case des morts ». C'est à partir de cette case que se dresse la seule et unique rue du village qui traverse la forêt pour aller se jeter dans le lac. L'idée d'un seul chemin, d'une seule et unique voie / voix est assez monopartisme tout comme les inscriptions jaunes sur fond rouge représentent cette période sombre du parti unique et de sa dictature marxiste-léniniste au Congo-Brazzaville. L'idée que l'idéologie est arrivée jusqu'au cœur de la forêt équatoriale n'est pas une dramatisation de l'auteur ; c'est toute la menace qui plane sur le dernier bastion naturel ; une colonisation de la nature par les forces idéologiques, les pouvoirs de la dictature militaro-politicienne et la rafale des slogans ! Cette seule et unique rue qui coupe la forêt en sandwich est dénommée « La rue du Colonel ». Seul le colonel en personne traverse tout le pays, de la ville au lac qui touche le ciel en passant par la forêt. L'image d'un pouvoir autocentré et d'une dictature de la pensée est bien définie dès les premières didascalies de la pièce. La junte est le système. Visiblement nous sommes dans une politique de pourrissement où les morts vivent avec les vivants pendant que ces derniers jouent, terreur à l'appui, leur prologue à une mort honteuse, scandée entre deux slogans nourris de tirs au feu rouge ! Le premier personnage (Daniel) qui apparaît dans la pièce joue de la sanza en sortant du lac, comme s'il revenait du pays des morts, à la tombée de la nuit, heure à laquelle l'auteur a décidé de commencer sa pièce, avec un énorme ananas sur la tête en chantant la chanson « Le Corbillard » du griot congolais Zao. Avec « Le Corbillard », il est clair que l'ambiance est bien stigmatisée. Toutefois dans la chanson de Zao c'est un dialogue entre le mort qui refuse de mourir et le corbillard qui (faisant office de croquemort) tient absolument à remplir son contrat pour toucher sa pitance. Et tout le dialogue est un vrai échange des politiques de corruption. C'est un jeu qui se tient sur l'équilibre des arguments. De même que l'ananas sur la tête de Daniel nous avertit de façon subtile qu'il faut bien tenir la dragée haute à cette dramaturgie. Et cela ne se peut sans exercice d'équilibre. Et quand ce dernier arrive devant Jean-Marie adossé contre un pieu à l'entrée de la Case des morts, il pose l'ananas à ses pieds. Je dirais presque que le rite est on ne peut plus explicatif. Daniel qui porte la forêt finit par la descendre de sa tête pour la déposer aux pieds de Jean-Marie Pouilloux. Mais qui est Jean-Marie ? Une star de cinéma venue de Paris, embauchée par un certain Bunglstone pour retrouver sa fille Line qui s'est enfouie dans une forêt équatoriale d'Afrique.

Je me suis trouvé en face d'une succession de non-dits. Comme tout mystère qui sait se respecter, *La peau cassée* regorge des travers, des complots, des cadavres dans le placard, des trahisons, des révolutions avortées ou étouffées en attendant la résurrection des insurgés morts-disparus dans l'anonymat. Mais ce mystère, comme tout mystère qui sait bien cacher son système, est également un jeu de travestissement : travestissements identitaires, idéologique et sexuel. Et ce ne sont pas que les pouvoirs qui se travestissent, les victimes aussi font une part belle à cet exercice ; pour la survie ou la beauté du scandale. Car vivre dans un temps chaotique et se battre à y générer du sens exige un sacré talent. Plutôt qu'un jeu de masques, un cache-cache masqué. Les personnages se parlent en masqués. Ils ont squatté un pouvoir de persuasion rapide ! À qui ? Sinon à la tradition séculaire, à la science et son développement forcé, au star-system, à la sobriété végétative des soumis. Leur intelligence féline semble être empruntée à la panthère noire qui se tapit dans l'ombre des branches géantes observant sa proie en attendant le moment fatidique pour bondir. Leur langage trompe la mort. Une mort toujours présente mais jamais tangible. « Nos nuits et nos jours sont des trous. Nous essayons de les remplir. Chacun essaie d'enfermer l'autre dans son boucan. L'âme est une sale bête » dit Line à Daniel.

La parole y est forte. Subtile. Échappant chaque fois au premier degré. Elle tente de libérer un espace coincé. Mais ce n'est pas un cri. C'est un exercice de compétence sans pour autant qu'elle soit un manuel de rhétorique ni un exercice didactique sagement ambiant. C'est de la poésie parlée

non chantée. Elle appelle à percer le voile de l'indécis. Les personnages sont foutrement chargés, bien construits comme des thaumaturges avec une psychologie d'acier, ils se montrent en se cachant et se cachent en se montrant. Rien n'est dit de ce qui est montré comme rien n'est montré de ce qui est dit. Au milieu sous-tend une étrange fragilité ; totalement insoutenable, propre à l'être humain. L'humain de base qui sait se jouer de lui-même tristement à souhait et tricheur par système métrique face à sa condition crasseuse réservée aux volontaires. On prendrait ces gens pour des personnages et demi si ce n'est le contraire. C'est une mention d'Homme.

Il y a :

- Line, fille du multimilliardaire Bunglustone. Elle a fui ses parents pour vivre parmi les Pygmées à Colombo. Amateur de poésie et amoureuse des mythes Pygmées et de la cosmogonie Bantu. Elle a vingt ans.

- Jean-Marie Pouilloux, célébrité de cinéma après une brillante carrière d'animateur radio. Longtemps avant il travaillait chez Bunglustone comme médiateur comique dans des conflits d'intérêts. Celui-ci lui destinait sa fille Line. Line et Jean-Marie furent mariés quelques mois. Bunglustone a fait signer un contrat de cent millions à Jean-Marie pour qu'il retrouve et ramène Line à Paris. Il a quarante ans.

- Daniel, faux nom de sire Alvaro Sanza réduit à la clandestinité. À part sa bouteille d'alcool d'agave, personne ne sait pourquoi il est venu à Colombo, dans la profonde forêt tropicale. Il a quarante-quatre ans. D'un autre côté, le sire Alvaro Sanza (qu'il avait été ou qu'il cache toujours en lui d'une certaine manière) était un homme politique installé par Bunglustone. Il s'était révolté contre son propre système géré en catimini par Bunglustone. Bunglustone avait essayé mais en vain de le remettre sur les rails pour superviser ses intérêts. Mais Alvaro avait fini par fuir une nuit de grosse pluie pour venir se réfugier à Colombo et se prénommer Daniel. Quelqu'un d'autre fut pendu à sa place par confusion.

- Laure, amie de Daniel, ethnologue. Elle étudie les civilisations Pygmées. Elle a vingt-six ans et joue la téléphoniste du village. C'est dire qu'elle ne l'est pas. Elle joue. Grâce à son vrai-faux travail elle contrôle l'information et gère le lien entre Colombo et l'extérieur. Elle sait tout ce qui se dit et se fait de part et d'autre de la forêt. On ne saurait dire si elle est un agent double et au service de qui.

- Bunglustone surnommé le parrain, exploite un pays tropical en exclusivité (qu'il a réduit au rang d'une multinationale à sa charge), exporte et importe en monopoleur incontestable, impose, sous prétexte de financer le développement et la civilisation technologique.

- Kobra, cuisinier de Bunglustone et homme de mains. Ancien enfant soldat ayant brillé dans des guerres civiles survenues dans un passé lointainement proche à quelques lieux de Colombo. Il maîtrise parfaitement le langage des morts, parlent aux cadavres comme il fait la cuisine en tenue militaire.

- Deux danseurs, représentent les esprits du jour et de la nuit, font le lien entre le monde des vivants et celui des morts. Ils veillent sur la Case des morts et officient avec rigueur, cérémonies et rituels, dans le village. Leurs identités ne sont jamais révélées ; ils portent des masques et parlent un langage interdit à la traduction.

L'une des valeurs de cette pièce qui m'a poussé à la mettre en scène est également la compréhension que je me suis faite de sa trans-perméabilité. À travers les ambiances évoquées, tout ou rien prend une dimension autant mystérieuse que politique et pour le mieux les deux à la fois. À savoir comment la mystique, la tradition, la science, les jeux de l'amour, le consumérisme sauvage, le

pouvoir, la corruption, le renoncement et la recherche d'un idéal se conjuguent en même temps, dans un même espace et dans une parfaite maîtrise jouant « à qui mieux-mieux » sans se marcher sur les pieds. Une curieuse célébration de la différence partagée. Et ça cohabite en parfaite harmonie, le pire étant que cette communion est sans idéal de bonheur pour tous. Rien qu'un entre-soi qui raconte faussement un vivre ensemble. On n'aurait pas dit que les digues avaient sautées puisque les paradigmes s'accompagnent et les normes restent à leurs places. Mais dans le fond tout est déchiré et la peau est cassée ! Loin d'être une pièce pessimiste et alarmante sur la condition humaine en société de crise, *La peau cassée* cherche à suturer les plaies en laissant visibles les cicatrices du destin afin que la mémoire ne s'oublie pas. Parallèlement elle ponctue le désir d'un dépassement de soi et l'intelligence, quel qu'elle soit, de savoir être au-dessus de la situation. Sauf qu'il n'y a pas de formule à la carte pour ce peu qui est grand. En cela *La peau cassée* est loin d'être un manifeste et joue le contrepois des slogans et des théories émancipatrices prônées par des spécialistes de la cause nègre et culture. C'est dramatiquement humain sans humanisme à la carte !

En perspective, je n'ai pas pu m'empêcher de me référer à « L'aiguille », une autre chanson de Zao, l'auteur de « Corbillard ». « L'aiguille » fut composée au sortir de la guerre civile de 1998 au Congo-Brazzaville, des années bien après l'écriture de *La peau cassée* et la mort de Sony Labou Tansi. Dans « L'aiguille » Zao demande qu'on lui prête une aiguille pour coudre ce pagne déchiré ; ce pagne qui n'est autre que la société : coudre cette peau cassée par des violentes formes d'expression sorties tout droit de la bêtise humaine. Le pagne de la vierge violée, la peau de la vieille terre cassée ! Juste une aiguille ; et tout le message est là. Il n'est donc pas anodin que Sony Labou Tansi ait mentionné Zao dans *La peau cassée* bien avant la création de « L'aiguille » par ce dernier. Quand on sait l'admiration que les deux artistes se vouaient, l'un pour ses créations littéraires et l'autre pour ses créations musicales ; entre eux la poésie avait le maître mot comme point de suture. Mais leurs questionnements ne sont pas que le jeu d'une fratrie congolaise d'expression artistique en prise à une dictature radicale ; ils sont tout à fait la part d'asphyxie qui rouspète encore dans un monde soumis par des blocs et en perte d'aisance. Ils dessinent la froideur des relations nord-sud tant évoquée dans *La peau cassée* au cœur d'une forêt où le soleil peine à se lever. Ils sont la complexité de savoir être au monde réellement sans fanatiser le roman national. C'est de l'universel la part la plus belle. Non sans nerf et non sans prisme.

*La peau cassée* est donc cette parenthèse qui s'ouvre à un instant risible de notre destin d'humain sous peau de panique ; entre quelque chose qu'on a appris à connaître et à vivre en y étant victime potentielle et acteur par défaut et quelque chose d'autre, d'aussi étrange que la peur non nommée, qui grandit dans son avancée, à une vitesse vertigineuse sans qu'on sache comment la survivre. C'est cette fragilité - du temps en suspension - que met en évidence *La peau cassée*. Ce trait sensible, ce mince fil secoué par les vents et sur lequel, en bons funambules, nous devons danser afin d'atteindre l'autre rive, m'a ici été révélé de façon insidieuse pour continuer à me questionner sur ce que c'est que le théâtre de la vie. *La peau cassée* m'a enseigné d'une manière on ne peut plus théâtrale à savoir de nouveau habiter notre temps avec un élan de résistance et une force de proposition artistique assez audacieuse afin de percer le mystère de la parenthèse qui risque de nous condamner. C'est une pièce qui est venue me chercher alors que je sommeillais sans doute sur l'étagère de ma bibliothèque.

## **Résumé :**

Sous prétexte de financer le développement, Bunglustone exploite les ressources du pays, oppresse les âmes et opprime les corps. Line sa fille, a fui ses parents pour vivre parmi les Pygmées et échapper à l'aliénation d'une société marchande devenue insoutenable. Mais dans sa retraite au milieu de la forêt, la liberté va se retrouver peu à peu confisquée, et les mécanismes du vieux monde la poursuivent, les vieux démons refont surface sous d'autres noms. La perspective de trouver un sens à sa vie deviendra beaucoup plus pertinente que la simple fuite et la résignation.

## **L'Auteur :**

Né en 1947 à Kimwanza (alors Congo belge), Sony Labou Tansi se consacre très vite à l'écriture. Poète avant tout, romancier, dramaturge fécond, il a été maintes fois récompensé pour sa perpétuelle réinvention de la langue française. Son écriture s'inscrit d'emblée dans la fable où l'irréel et la démesure rendent compte d'un monde invivable, celui d'une Afrique sanglante née des rapports complexes que le monde entretient avec.

## **Note d'intention de la mise en scène :**

J'ai rêvé d'un théâtre simple. Ce qui en réalité n'existe pas, en toute modestie. Juste la parole, les corps, la lumière et la musique. C'est déjà une complexité théâtrale en somme. Mais simple malgré tout. Car la langue est de l'auteur et elle est chargée. Le jeu de l'acteur se doit d'être épuré. L'acteur doit aller au plus simple. Mais pour ce faire il me faut puiser au cœur de l'acteur une singularité qui lui est propre et de ce point de mire faire jaillir le personnage. Il ne sera pas question d'incarner mais plutôt de souligner les intentions des personnages et de les rendre plausibles par l'originalité de l'acteur. Une économie de jeu et de mouvements s'impose. De la distance entre les corps dans l'espace, du silence pour habiter le reste des mouvements choisis, de l'écart dans les intentions de jeu et de la respiration dans le texte. Un théâtre plutôt concentré que psychologique. Je fais référence à l'état méditative de la concentration. Comme si chaque tirade était une prière de l'acteur adressée à soi.

Les proportions scénographiques à géométries variables devraient être délicatement dessinées, pointillées de façon maniaque de telle sorte que rien ne dépasse. L'impertinence fera trouble. Un espace ombragé par la lumière, voûte d'un ciel qui dort, temps morose de saison sèche équatoriale et tropicale humide. Suspensions d'une pluie qui guette au-dessus des nuages. Ciel invisible, nuage bas, feutré par un tourbillon de vapeur tiède, l'orage approche mais ne tombe, couronne de fumée noire et grise, brume argentée et la scène doit sentir la rosée. Des halos de lumières traversent des arbres invisibles, sentinelles ancêtres (corps debout, statiques éclairs des yeux, des oreilles, du nez et de la bouche par des billes de lumières à faible intensité, corps peints en kaolin rouge et blanche, masques mortuaires), et acteurs en rêve éveillé à demi éclairés tant ils restent statiques, leurs mouvements permettent de chasser l'ombre qu'ils portent pour être mis en évidence par la lumière.

Accessoires d'appoint ou plutôt objets activant pour la dramaturgie. De façon symbolique sans verser dans l'abstraction scénique. Des éléments de jeu. Des éléments de première nécessité sobres et simples, tout en noir, on les croirait invisibles, un trompe-l'œil qui joue perceptiblement avec la

continuité de l'ombre qui passe, stationne et disparaît. L'espace règne. Aucun accessoire ne prend la place du regard et ne définit réellement ce qu'il est sinon ce pourquoi il est utilisé. Accessoires enjoués qui changent de rôles et perdent d'identité.

Costumes teints aux couleurs de terre et aux essences de la forêt. NON VERTS. Mais tout de même camouflés. Collent à la peau et suivent la musculature des corps qui les portent. Modernes et non-voyants. Seuls quelques raccourcis prêtent à la différence non pour signifier les personnages mais les fonctions qu'ils occupent dans cette forêt étrange. Loin d'une uniformisation je parle d'une régularité d'esthétique sylvestre propre à la terre de Colombo et plus spécifiquement à tout habitant de la rue du colonel. Costumes chastes qui trahissent malgré tout, la courbe sexy de chaque personnage. Une ambivalence fait chou blanc à la nature des sexes. Le personnage de Daniel en est l'exemple primordial. Androgyne il apparaît sous des traits confus : mi-homme mi-femme, ni homme ni femme. Le travestissement de la situation dont se joue les personnages entre sexe et couleurs de peau, origines géographiques et accents divers et variés tient de cette théâtralité où toute vérité prononcée ne peut de toute évidence être qu'un jeu. C'est la réalité. Les deux danseurs changent de costumes suivant les rituels qu'ils théâtralistent à souhait mais gardent les mêmes masques traditionnels sculptés en bois de chêne.

La musique est une transe qui protège les personnages de toutes tentations dévorantes et de quelques influences trop extérieures. Elle naît sourdement de l'intérieur des corps pour agiter la forêt. Une drogue des esprits qui survolent la scène en encerclant le village. Chants et onomatopées Pygmées, mélopées Kongo empruntés aux contes et légendes de la forêt, berceuses pour endormir les morts dans la Case des morts quand le jour se lève. Seul Bunglustone joue du saxo en costume du roi des belges, Léopold, pour faire taire le village.

### **Distribution :**

Auteur : Sony Labou Tansi

Mise en scène : Dieudonné Niangouna

Assistanat : Prince Sadjó Barry

Lumière : Laurent Vergnaud

Costumes et Accessoires : Le Collectif 12 / Les Bruits de la Rue

Line : Annabelle Hanesse

Jean-Marie Pouilloux : Laurent Barbot

Daniel / Sire Alvaro Sanza : Carine Piazzzi

Laure : Ornella Mamba

Bunglustone : Thomas Nordlund

Kobra : Vhan Dombo

Deux danseurs / les spectres : Tous les acteurs suivant les scènes

Durée : 1h00

Production : Le Collectif 12/ Les Bruits de la Rue

